

Guido Latré (UCL) :

« Les traducteurs de la Bible à Anvers au 16e siècle : William Tyndale, ses bibles et sa représentation dans la martyrologie de John Foxe » (séminaire du 9 octobre 2009).

Plusieurs pistes de réflexion ont été ouvertes par Guido Latré à partir de l'étude de la traduction anglaise de la Bible réalisée par William Tyndale (1494-1536).

La genèse de cette traduction se situe à la fin des années 1520 et au début des années 1530, lorsque Tyndale effectue son travail philologique dans la ville d'Anvers, d'où des pages traduites de la Bible sont envoyées clandestinement vers Londres. En 1535, Tyndale est arrêté, puis brûlé à Vilvorde en 1536. Entre-temps paraît la « Coverdale Bible » (1535), du nom de son élève : première Bible complète imprimée en anglais, il s'agit, en pratique, de la traduction de Tyndale (sur base de l'hébreu pour l'Ancien Testament et du grec pour le Nouveau Testament, avec également une prise en compte de la Vulgate de Jérôme pour la partie complétée par Coverdale). Trois ans plus tard, un édit d'Henri VIII rend obligatoire la présence d'une Bible en anglais sur chaque lutrin d'Angleterre ; la Bible est amenée de ce fait à devenir l'un des livres formateurs de la langue et de la nation anglaises. La traduction de Tyndale demeurera une référence incontournable en la matière: lorsqu'au début du XVIIe siècle paraîtra la célèbre « King James Bible », les cinquante traducteurs commissionnés par le roi Jacques Ier se reposeront en fait à 80% sur le travail de William Tyndale.

A la source de cette importante traduction, se situe donc le milieu culturel anversois et, plus largement, des anciens Pays-Bas. La ville d'Anvers était alors un havre accueillant pour les protestants, le séjour d'une importante communauté anglaise, ainsi que le siège de nombreuses imprimeries florissantes. Guido Latré a pu établir que la 'Bible de Coverdale', dont le lieu de publication était inconnu jusqu'il y a peu, sortait très probablement des presses anversoises de Merten de Keyser (= Martin Lempereur). Coverdale était d'ailleurs lui-même correcteur chez de Keyser – et il faut souligner le fait qu'à cette époque, le rôle du correcteur ne se limitait pas à l'orthographe mais se rapprochait de celui d'un philologue, qui par son action sur les textes agissait aussi sur la morale des lecteurs. Les anciens Pays-Bas connaissaient alors un important développement de l'humanisme, avec Erasme comme figure de proue. La fondation du *Collegium Trilingue* (Louvain, 1517) amena la production et la diffusion de grammaires et de dictionnaires de latin, de grec et d'hébreu : l'impact éventuel de ces ouvrages sur le travail philologique de Tyndale mériterait d'être étudié de manière systématique.

Il importe également de dégager les principes de traduction qui ont guidé Tyndale dans sa tâche. Deux principes directeurs ont pu être relevés : l'importance prise par le Logos, et le rejet de la tradition d'exégèse allégorique. La culture visuelle du Moyen Age a laissé place à une culture du mot imprimé : pour les nouveaux traducteurs de la Bible, c'est le mot qui compte, davantage que l'image ; le début de l'évangile de St Jean prend un relief particulier à cet égard, puisque Dieu y organise le sens, par opposition au récit de la Genèse, où il organisait la matière. Quant à l'exégèse allégorique, Tyndale lui-même exprime très clairement son opinion à ce sujet dans *The Obedience of a Christian Man* (1528) : “the blindness (...) sprang first of allegories. For Origen and those of his time drew all the scripture unto allegories. Then came our sophisters with their anagogical and ‘chopological’ interpretation”. Tyndale, dans sa traduction, tente de restaurer le sens original et littéral de l'Écriture ; certes, les paraboles existent, mais elles doivent toujours être mises au service du sens littéral. On peut ainsi rapprocher son travail de la célèbre maxime de Luther : *sola scriptura, sola fides*.

ALINE SMEESTERS